

Jacques Tréhot

De l'expérience originaire de satisfaction imaginaire (freudienne *) à la réelle satisfaction de fin de cure (lacanienne **)

En novembre 2000, Colette Soler rappelait, dans le numéro 8 de *Link*, que pour spécifier la jouissance sur laquelle opère l'évidement du langage, Freud n'avait pu éviter de l'évoquer comme une « expérience de satisfaction ». Cette première et mythique « expérience de satisfaction » serait donc la formulation freudienne de ce que Lacan désigne comme jouissance. En fait, ce que décrit Freud dans l'*Esquisse...* fait davantage penser à une expérience d'insatisfaction d'évidement, qui se trouve évidemment compensée par l'Autre, tant par les soins qu'il apporte que par la parole qu'il délivre.

Die Befriedigung, la satisfaction, c'est l'apaisement, le dédommagement ; sa racine a quelque chose de commun avec le mot *frei*, « libre ». La satisfaction serait-elle une libération (*Befreiung*), une délivrance, une première séparation ? (*Frei* et *Friede* se rapportent à une même origine dans le moyen haut allemand. Dans l'ancien droit germanique, *frei* désignait ceux qui faisaient partie du groupe, du clan, de la tribu et de ce fait étaient protégés et donc libres. Cela avait aussi le sens de gentil, aimable [*lieb*] ou souhaité [*erwünscht*].)

La relecture de l'*Esquisse d'une psychologie pour les neurologues*¹ fait redécouvrir à l'état naissant ce qui a fécondé, préfiguré, fondé l'apport lacanien et contribue peut-être à expliquer ce que Lacan a évoqué par « satisfaction qui marque la fin de l'analyse ».

* S. Freud, *Lettres à Fliess*, dans *Œuvres complètes*, Paris, PUF, 2006, p. 625.

** J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571-572.

1. Dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 165.

Le complexe dit du *Nebenmensch* ², ou complexe de l'Autre

Du complexe dit du *Nebenmensch* ³ dépendent toute satisfaction du sujet mais aussi toute « théorie de l'esprit ». Ce complexe est présenté par Freud aussi bien comme complexe de perception que comme « complexe du sujet ⁴ », puisque la perception témoigne de l'activité d'un sujet. Ce complexe du *Nebenmensch* ne serait donc ni plus ni moins qu'une sorte de « stade du miroir » freudien, où le sujet *infans* ferait l'expérience d'une « situation de satisfaction ».

Du fait même qu'elle tente de compenser une insatisfaction foncière du nourrisson qui a faim, cette « situation de satisfaction » génère inévitablement pour ce dernier la perception d'un semblable, d'un « prochain ». Ce prochain est « non seulement, dit Freud, le premier objet de satisfaction mais encore le premier objet hostile, tout comme l'unique puissance qui secourt ⁵ », autrement dit l'unique providence.

Selon Freud, ce complexe, cet objet de perception, cette image du prochain se dédouble alors. En se divisant, elle va permettre au sujet de faire l'expérience d'un acte de discrimination, i.e. un acte de pensée et de jugement (*Urteil*). Cet acte de jugement est porté, explicité par l'émergence d'un cri, qu'on peut considérer comme une première ébauche de la langue.

Toujours selon Freud, cette division originaire, fondamentale pour l'instauration d'un sujet, distingue dans le complexe du prochain deux parts constituantes (*Bestandteile*) :

1. Une part s'impose comme structure constante et ramassée, comme Chose (*das Ding*). Freud la caractérise comme nouvelle, incomparable, disparate, incomprise ;

2. En revanche, l'autre part est compréhensible. Elle est compréhensible par le truchement de la remémoration, qui la ramène au statut d'une information (*Nachricht*) du corps propre, donc narcissique ; information propre que le sujet recoupe avec une information venant de l'autre ; prédicat, adjectif, attribut.

2. « Prochain », littéralement « humain proche ».

3. *Ibid.*, p. 639, p. 371, p. 688.

4. *Ibid.*, p. 640.

5. *Ibid.*, p. 639.

L'expérience de satisfaction du sujet est donc entièrement suspendue à l'Autre, le *Nebenmensch*. C'est par l'intermédiaire de ce *Nebenmensch*, en tant que sujet parlant, que tout ce qui se rapporte aux processus de pensée peut prendre forme dans la subjectivité du sujet ⁶. Cette dualité, cette décomposition fondamentale comporte en elle-même un jugement, en allemand *Urteil*, dont la traduction littérale veut dire « partage originaire ».

La satisfaction comme affect ⁷ ?

Pour Freud, l'affect est ce qui, dans l'opération du jugement (*Urteil*), correspond à la part fixe, immobile, inchangée (*unverrückt*), immuable (*das Ding*) du « complexe du prochain » qui vient d'être décrit. Du fait des circonstances de survie, de nécessité vitale, cette part est fortement investie libidinalement. Elle ne connaîtrait ni déplacement ni substitution.

À l'inverse, le mouvement, déplacement et substitution, serait le lot de la part représentative changeante du complexe du prochain. Déplacement et substitution seraient donc responsables de la « fausse connexion » décrite dans les *Études sur l'hystérie* : fausse liaison, faux nouage d'un affect à une représentation. C'est cette fausse connexion que Freud avait nommée « prôton pseudos » dans le cas d'Emma de *l'Esquisse...* ⁸. Pourrait-on dire aussi méprise première ?

La survenue de la satisfaction, dit Freud, met fin à une « poussée urgente » initiée par la tension des besoins vitaux du sujet (« poussée urgente » traduit ici *Drang*). Il s'agit alors, pour Freud, non seulement de la nourriture, relativement facile à « tamponner », mais aussi explicitement des besoins sexuels, plus difficilement domptables, on le sait, voire indomptables, en tout cas pas totalement domptables, sauf à voir mourir le cheval de Schilda ⁹. Cette urgence n'est pas sans résonner avec « la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pe[n]sée ¹⁰ ».

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 50.

7. Cf. C. Soler à São Paulo.

8. S. Freud, *Lettres à Fliess, op. cit.*, p. 657.

9. S. Freud, *Sur la psychanalyse, Cinq conférences*, Paris, Seuil, 1991, p. 116. (Apologue à la fin de la 5^e conférence de Freud à la Clark University, en 1909).

10. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 573.

Cette expérience de satisfaction originaire reste pourtant mythique, imaginaire ; c'est un leurre, lié à l'aliénation-identification dans l'Autre, par entrée dans le signifiant : « C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir la langue, en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe [ou...] *thing*, [...] la Chose ¹¹. »

Le cri

Toujours dans l'*Esquisse...*, Freud écrit que le cri est d'abord l'expression directe d'une émotion (mouvement d'âme qui meut, met en mouvement le sujet). C'est, dit-il, l'expression d'une « impulsion [ici encore, *Drang* = poussée urgente] qui se décharge vers la voie motrice », précisément dans l'état d'agitation d'un nourrisson qui a faim. C'est ce que, dans son paragraphe sur « l'expérience vécue de satisfaction ¹² », Freud appelle la « modification interne ». Cette dernière témoigne du malaise, de la détresse du sujet provoquée par la persistance de stimuli endogènes dans l'appareil psychique, aussi longtemps que tarde la nourriture dans cet exemple. Comme on l'imagine aisément, cette modification interne ne peut être levée (suppression de sensation de faim) que par une modification dans le monde extérieur. Il s'agit bien donc, à cette étape, d'une insatisfaction qui ne demande qu'à être exprimée comme telle et donc à virer à la pulsion. « L'expérience de satisfaction » décrite par Freud est en fait le résultat d'une intervention extérieure de l'Autre, d'un autre tutélaire qui veille sur l'état de l'enfant. C'est « quelqu'un d'expérience » (*erfahrenes Individuum*) qui va provoquer « l'action spécifique ». Il s'agit dans cette action dite spécifique de donner le sein ou le biberon, puisque le nourrisson est bien incapable de le faire tout seul.

L'aide, le secours de l'autre, bienveillant, attentif au « malaise » du sujet, « acquiert alors, dit Freud, une fonction secondaire de la plus haute importance, celle de la compréhension [*Verständigung*] ainsi la détresse initiale de l'être humain devient la source originaire de tous les motifs moraux ¹³ ». *Verständigung* est la faculté de se faire entendre, de se faire comprendre, autrement dit une fonction de la

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

12. S. Freud, « Esquisse » dans *Lettres à Fliess*, op. cit., p. 625-626.

13. *Ibid.*, p. 626.

pensée dont Lacan dira dans *L'Envers de la psychanalyse* qu'elle est non « pas une catégorie mais presque un affect ¹⁴ », pensée comme affectant le corps, par la langue interposée !

L'expérience de satisfaction se réalise donc grâce au « secours étranger » (*fremde Hilfe*) de « quelqu'un d'expérimenté » qui veille sur l'enfant, sur le sujet (l'enfant, père de l'adulte ¹⁵, est un nom freudien du sujet). Ce quidam, ce particulier expérimenté est non pas le premier venu mais quelqu'un qui connaît la vie et qui probablement sait entourer l'enfant de paroles. C'est ce « proche » dont l'attention a été attirée par les cris qui va les interpréter comme une première demande de l'enfant, tout d'abord à lui-même inconnue. Il y faut l'imputation par l'Autre d'une « théorie de l'esprit », imputation qui ferait défaut, par exemple, dans l'autisme.

Dans le complexe du *Nebenmensch*, Freud précise que les cris, aussi bien les vocalises, les phonèmes, du « prochain » vont réveiller chez le sujet le souvenir de ses propres cris et donc de ses propres expériences vécues de douleur ¹⁶, donc d'insatisfaction (préfiguration du langage ?). De « la Chose, dit Lacan, l'homme émerge par un cri ¹⁷ ».

La parole

Les paroles, dit Lacan, caractérisent le passage dans le pré-conscient des mouvements de l'inconscient.

L'inconscient, la pensée inconsciente ne nous est accessible que par un artifice, celui de la parole. C'est pour autant que les rapports [entre engrammes signifiants, souvenirs, images sensorielles, *Vorstellungen*] sont parlés que nous nous entendons parler, que quelque chose peut être connu de la conscience. C'est pour autant qu'il y a *Bewegung* (mouvement) de la parole (images motrices langagières), mouvement qui s'annonce au système perception-conscience, que quelque chose peut être connu de la conscience, de l'attention psychique ¹⁸.

Tout cela est très clairement exprimé par Lacan à la page 42 du *Séminaire VII* : « Sans le cri qu'il fait pousser nous n'aurions de l'objet

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 176.

15. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 2001, p. 58.

16. S. Freud, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 639.

17. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 786.

18. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 61.

[quand il est] désagréable que la notion la plus confuse. Il ne se détacherait jamais du contexte dont il ne serait que le point non-dit/maudit, mal dit qui arracherait avec lui tout le contexte circonstanciel. L'objet, en tant qu'hostile, ne se signale au niveau de la conscience que pour autant que la douleur fait pousser un cri au sujet. »

Le cri a là un double usage, « il emplit une fonction de décharge [énergétique], de réduction de tension [modification interne] mais joue aussi le rôle d'un pont entre ce qui se passe [l'événementiel perçu] et ce qui en est attrapé et identifié dans la conscience du sujet [par le truchement d'une structure signifiante – i. e. une opposition d'éléments sonores –, sur le modèle du *Fort-Da*]. Ce qui se passe resterait obscur et inconscient si le cri ne venait lui donner, pour ce qui est de la conscience, le signe qui lui confère son poids, sa présence, sa structure [...]. Les objets majeurs pour le sujet humain sont des objets parlants. » La vertu imitative (cf. *l'Esquisse...*) d'une « théorie de l'esprit » permet au sujet « de voir se révéler dans le discours des autres, [de l'Autre], les processus qui habitent effectivement son inconscient [...] nous ne saisissons [l'inconscient...] que dans son explication, [son déploiement] dans ce qui est articulé, [déplié...] en paroles ¹⁹ ».

Satisfaction de fin

L'expérience de satisfaction dont parle Freud n'est (donc) pas une véritable expérience de satisfaction mais n'en est qu'un fantasme (le sein, que le nourrisson finit par lâcher par satiété ou par dégoût aussi bien, satiété et dégoût pouvant traduire le même mot grec « ados »). Pour Lacan, il n'y a pas d'autre expérience de satisfaction que celle des plus-de-jouir pulsionnels qui viennent suppléer au manque de cette satisfaction originaire qu'il n'y a pas.

Si tenté que soit l'enfant, ou même l'adulte, de pérenniser ce fantasme de satisfaction originaire, le sujet peut-il s'en satisfaire, s'en « contenter », avec l'équivoque qui connote ce mot : d'un côté trouver son contentement dans sa réalisation (*Erfüllung*) quasi hallucinatoire ou de l'autre s'y résigner, faute de mieux ²⁰. Au moins « s'en contenter » soulage-t-il du « Jouis » surmoïque, semble-t-il plus

19. *Ibid*, p. 42.

20. *Ibid*, p. 65.

prégnant et contemporain que jamais. La question redondante d'une satisfaction sans reste réveille la pas-toute satisfaction, au cas où l'on se laisserait aller à l'oublier.

La satisfaction de fin d'analyse serait-elle la seule expérience de satisfaction effectivement éprouvée, éprouvable ? Tel un plus-de-jouir intellectuel, comme le *Witz* ou l'humour, qui viendrait suppléer à l'écart entre jouissance attendue et jouissance réalisée ; écart structurel, inévitable puisque moteur du désir. À défaut d'une promesse de jouissance sans limite, enfin savoir jouir des plaisirs contingents, « tuchiques », de la vie.

Formulons donc l'hypothèse que l'insatisfaction foncière du sujet est compensée, suppléée, au moins partiellement, par l'appareillage langagier (côté Nom-du-Père). C'est cet appareillage, seul à pouvoir donner les coordonnées symboliques d'une jouissance jusqu'alors obscure, que Freud, semble-t-il, a cherché à élaborer dans sa troisième partie de l'*Esquisse...* Cette satisfaction serait-elle réelle ou plutôt symbolique ? Peut-être les deux, là où « les chevilles entrent dans les petits trous » (C. Péguy).

Pour conclure

Nous nous demanderons si cette question ne relance pas celle de la sublimation. En effet, Freud n'a-t-il pas tenu pour essentielle dans l'issue du traitement la capacité de sublimer ²¹ ? Lacan n'a-t-il pas dit lui-même que la satisfaction de sublimation était la seule permise par la promesse analytique ²² ?

Mais la question se complique du fait que, Lacan le souligne, l'organisme humain tout entier semble fait, « prédestiné », non pour satisfaire le besoin mais pour l'halluciner. « [...] l'homme démuné [ce qu'il est d'origine par la nature de sa prématurité], lorsqu'il est tourmenté par le besoin, [commence] par halluciner sa satisfaction, [principe de plaisir] et puis il ne peut rien faire d'autre que contrôler. [Contrôler s'il y a coïncidence avec une réalité...], avec un réel approximatif ²³ ». Ce qui arrive à la bulle financière planétaire n'en est-il pas une illustration (dé)flagrante ?

21. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 467.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 348.

23. *Ibid.*, p. 164.

Paraphrasons Spinoza : la satisfaction [*summa felicitas*] n'est pas la récompense (*præmium*) de la vertu (*virtus*), mais la vertu même ²⁴. Mais, pour y parvenir, ne faut-il pas en passer d'abord par une étape inévitable, celle de l'expérience d'une insatisfaction fondamentale, d'une détresse qui fait écho à celle du début ? « Au terme de l'analyse, le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu [...] en effet il n'y a aucun danger au niveau de l'expérience dernière de l'*Hilflosigkeit* ²⁵. »

Comme il est dit dans l'Hannibal de Grabbe, « nous ne tomberons pas hors de ce monde ²⁶ ». Cela veut dire qu'il n'y a à attendre ni paradis ni purgatoire, encore moins d'enfer après la mort. Conclusion parméniennienne : ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas !

La fin est sans doute cohérente avec son début : *die Hilflosigkeit*, la détresse du début, de la naissance, rejoint celle de la fin, la détresse de fin d'analyse, pour ne pas parler de celle de la mort. La détresse serait-elle ce qui apaise la colère, premier et dernier mot du poème ?

24. B. Spinoza, « De la liberté humaine, XLII », dans *Éthique*, Paris, Seuil, 1988.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 351.

26. L. Andreas-Salomé, « Lettre à Lou Andrea Salomé », 30 juillet 1915, dans *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, 1979.